

bientôt. « Voilà justement, s'écrie Hé-  
 » giage, le nom que ma mère me don-  
 » noit dans mon enfance. — C'est donc  
 » vous qui devez mourir, reprend brus-  
 » quement l'imprudent astrologue. » Le mi-  
 nistre, offensé de ce discours, lui répondit  
 aussi-tôt : « Mon ami, vous êtes trop ha-  
 » bile pour ne point vous récompenser :  
 » je ne veux pas que vous me quittiez ;  
 » & comme je vais bientôt aller en l'au-  
 » tre monde, je vous prie de me devan-  
 » cer de quelques instans pour y prépa-  
 » rer ma place. » Dans le moment, on le  
 fit ; & l'indiscret paya de sa tête sa ré-  
 voltante prédiction. Hégiage ne lui sur-  
 vécut pas plus de trois jours ; il étoit dans  
 sa cinquante-cinquième année, & il avoit  
 commandé dans l'Irac environ vingt ans,  
 avec tant de rigueur, qu'il avoit fait pé-  
 rir plus de cent vingt mille hommes dans  
 les supplices, & qu'il y avoit encore, lors-  
 qu'il mourut, dans les prisons publiques,  
 cinquante mille hommes, & trente mille  
 femmes. Il naquit fermé par en bas, de  
 sorte qu'il fallut l'ouvrir avec des instru-  
 mens de chirurgie. Il étoit si magnifique  
 dans ses festins, qu'il y avoit quelquefois  
 jusqu'à mille tables dressées ; & il portoit  
 la libéralité au point de donner souvent  
 à ses amis plus d'un million de pièces d'ar-  
 gent. Sa barbarie le fit détester de tout le

monde ; on le regardoit comme un monstre , né pour la destruction de l'espece humaine. Un jour il se recommanda aux prieres d'un religieux Musulman. Le solitaire dit aussi-tôt : « Mon Dieu ! enlevez » Hégiage pour son bonheur , & sur-tout » pour le nôtre. »

[715.]

Les armes de Valid avoient subjugué l'Espagne , la Sardaigne , les isles de Minorque ; elles avoient pénétré dans la Gaule Narbonnoise , & menacé le reste de l'Europe du joug imposé à l'Afrique & à la plus grande partie de l'Orient. Tous les royaumes des Indes étoient tributaires ; il ne manquoit plus que la conquête de Constantinople , dont la prise entraînoit celle des débris de ce fameux empire , pour rendre Valid maître de toute l'Asie. Ce prince en forme le projet ; mais , sur le point de partir pour cette expédition , la mort le prévient , & le fait descendre au tombeau à l'âge de quarante-trois ans. Monarque ordinaire , il ne se tira de la foule des souverains , que par son goût pour la magnificence. Il parloit peu , & toujours mal. Il se livroit quelquefois à de si grands emportemens , que rien ne pouvoit calmer ses fureurs : c'étoit un feu momentané , mais il causoit les plus funes-

tes incendies, si, par la résistance, on augmentoit son activité. Quoiqu'il fût très-vigoureux, & qu'il eût épousé soixante & trois femmes, il ne laissa point d'enfant; & Soliman, son frere, fut déclaré son successeur. On ne doit pas oublier de dire, à l'honneur de Valid, qu'il fut le premier des successeurs de Mahomet, qui fonda un hôpital pour les malades, & une caravanera, ou hôtellerie, pour les voyageurs & les étrangers. Cet établissement marque dans ce prince un grand amour pour l'humanité, vertu assez rare chez les despotes. Il fut aussi le premier des Califes qui ordonna de dresser tous les actes publics en arabe, & non en grec, comme c'étoit la coutume avant sa proclamation. La devise de son sceau étoit conçue en ces termes: « Valid! tu mourras, & tu rendras compte de tes actions. » Ce devoit être celle de tous les rois.





## S O L I M A N.

— [716.] —

**L**E premier usage que Soliman fit de sa puissance, fut de réprimer tous les désordres qui régnoient dans l'empire, de rétablir la justice, d'encourager le commerce & les arts, objets que son prédécesseur avoit négligés. Ce soin, le plus digne d'un monarque, fit concevoir les plus riantes espérances; mais, ce qui mit le comble à l'allégresse publique, fut la liberté qu'il rendit à plus de deux millions d'infortunés, que la tyrannie des princes précédens, & les vexations des gouverneurs faisoient languir dans les cachots: il n'y eut d'exceptés dans cette amnistie, que ceux que des crimes capitaux rendoient indignes d'aucune grace.

— [717.] —

Le Calife embrasse le projet de son prédécesseur, & veut ajoûter Constantinople aux cités de son empire. Par son ordre, Mosléma, son frere, se met à la tête des troupes Musulmanes, & marche contre

cette capitale, qu'il assiége par terre & par mer durant treize mois. L'empereur Grec, menacé depuis long-tems, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. D'abord, les succès furent variés ; mais le feu grégeois, qui brûloit par-tout, que l'eau même ne faisoit qu'exciter davantage, donna enfin aux Chrétiens une supériorité constante. Toute la flotte Mahométane fut dévorée par ces flammes inextinguibles. Elles s'attachoient sur les habits des soldats ; elles se communiquoient aux tentes, aux étendards, elles consumoient le fer même, & tout le camp de Mosléma paroissoit n'être qu'un vaste incendie, d'autant plus funeste, que tous les secours humains ne pouvoient l'arrêter. L'opiniâtre courage des Musulmans les soutint long-tems contre ces obstacles ; mais enfin, vaincus par les maladies plutôt que par le fer & les flammes des Grecs, ils regagnerent leur patrie après avoir perdu plus de cent-vingt mille hommes dans cette fatale expédition. Les habitans de Constantinople eurent aussi beaucoup à souffrir : la famine & la peste en moissonnerent plus de soixante mille, sans compter ceux qui périrent dans les différens combats qui se donnerent sous les murs de la place.

[ 718. ]

Soliman continuoit à faire régner avec lui la justice & la clémence, lorsqu'une maladie, causée sans doute par une indigestion, l'avertit que sa dernière heure approchoit. Avant de mourir, il fit appeler Raja, son Visir, & lui fit écrire un acte, par lequel il nommoit Omar, son cousin-germain, fils d'Abdalaziz, pour son successeur, à condition néanmoins qu'après sa mort, Yérid, son frere, succéderoit à Omar. Quand cet écrit fut dressé, Soliman fit assembler les plus grands seigneurs de sa cour, & leur commanda de jurer, entre les mains de Raja, qu'ils reconnoitroient pour Calife, après sa mort, celui qu'il avoit désigné dans son testament. Ils obéirent. Omar, qui étoit avec eux, jura comme eux, sans sçavoir qu'il juroit pour lui-même. Il rencontra, peu de tems après, Raja, & le pressa de lui apprendre le nom du futur monarque. « Vous n'avez rien à risquer avec moi, lui dit-il; la succession ne me regarde point, & je me ferai un plaisir de me réjouir avec vous du bon choix du Calife. » Le discret Visir fut insensible à ses instances; & quand le prince eut rendu l'esprit, il fit assembler de nouveau tous les grands, & leur fit réitérer le serment qu'ils avoient fait de recon-



noître pour souverain celui que Soliman avoit nommé. Après cette cérémonie, d'autant plus importante qu'elle prévenoit tous les mécontentemens, il ouvrit le papier, & proclama Calife, Omar, dont l'élection fut aussi-tôt ratifiée par le suffrage unanime de tous les Musulmans.

Soliman avoit trente-neuf ou quarante-cinq ans lorsqu'il mourut. Son règne fut trop court pour le bonheur de ses sujets. Sa douceur & son humanité le firent adorer des peuples, qui lui donnerent le furnom rare & glorieux de Clef de la bonté. Il aimoit beaucoup les femmes; il en changeoit souvent, croyant varier ses plaisirs par la mutation des objets de ses amours. On dit que son estomac digérait si vite, qu'il mangeoit cent livres de viandes par jour. On rapporte qu'une fois, après avoir dévoré trois agneaux rôtis à son déjeûné, il ne laissa pas de dîner en public, & de manger comme s'il n'eût encore rien pris. L'inscription de son sceau étoit : « Je crois en Dieu, notre Sauveur. » Omar, son successeur, pontifia solennellement à ses funérailles, ce qui étoit alors une espèce d'intronisation.





## O M A R II.

[ 719. ]

**D**ÉPUIS Moavie I, on maudissoit, à la fin des prieres, dans toutes les mosquées de l'empire, Ali & toute sa famille. Omar supprima cet usage : « Musulmans, dit-il au peuple, je ne veux de mal à personne ; les méchants seuls doivent me redouter. Ainsi laissons reposer les cendres des morts, & respectons des innocens qui ne doivent pas répondre des fautes de leurs peres. » Cette modération, quelque louable qu'elle fût, déplut cependant à plusieurs fanatiques, qui s'écrierent, en sortant de la mosquée : « On néglige la loi ! On néglige la loi ! » Le monarque méprisa ces vaines clameurs, & continua de prodiguer à la maison d'Ali des preuves de l'affection la plus tendre. Un jour qu'il donnoit une audience publique, un Juif, qu'il avoit instruit du rôle qu'il devoit jouer, vint se prosterner aux pieds de son trône, & lui dit : « Seigneur, je brûle d'amour pour votre fille ; daignez approuver ma flamme en me donnant sa main. — Cela n'est pas possible, répondit le prince, car vous êtes

» d'une autre religion que moi. --- Mais ;  
 » seigneur, reprit l'Hébreux, Mahomet,  
 » votre grand prophète, n'a-t-il pas donné  
 » Fatime, sa fille unique, à Ali ? --- Il y  
 » a bien de la différence, répartit Omar ;  
 » Ali étoit du nombre des Fidèles, & a été  
 » le commandeur des Croyans. Si ce que  
 » vous dites est vrai, interrompit le Juif,  
 » pourquoi donc, seigneur, le maudissez-  
 » vous publiquement dans vos mosquées ? »  
 Omar, se tournant alors vers les principaux  
 courtisans qui étoient avec lui, leur dit :  
 » Répondez vous-mêmes à ce Juif ; » &  
 comme il les trouva fort embarrassés, il  
 déclara que, désormais, au lieu de la ma-  
 lediction fulminée contre les Alides, on  
 prononceroit ce verset de l'Alcoran : « Sei-  
 » gneur, pardonnez-nous nos fautes, &  
 » pardonnez aussi à nos frères qui font  
 » profession de la même foi que nous. »

Le jour de sa proclamation, Omar, après  
 avoir harangué pour la première fois le  
 peuple, donna aux pauvres les superbes  
 vêtemens qu'il portoit. On vint lui pré-  
 senter les plus beaux chevaux des écuries  
 de son prédécesseur : il les refusa ; &, men-  
 tant sur celui dont il avoit coutume de se  
 servir comme particulier, il s'en retourna  
 dans sa maison, ne voulant pas incommoder  
 la famille de Soliman, qui logeoit dans  
 le palais. En vain on voulut l'engager à  
 s'y

s'y rendre : il fallut que les parens & les domestiques du monarque, honteux d'être moins modestes que le nouveau souverain, allassent joindre leurs prieres à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble Calife à prendre possession d'un bien dont sa dignité suprême le rendoit maître.

[720.]

Un séditieux, appelé Suzib, se révolte contre le Calife, sous divers prétextes de religion, & se fait un parti redoutable. Omar, qui n'aimoit point la guerre, & qui craignoit sur-tout de répandre le sang Musulman, écrit au rebelle : « Mon frere ! si vous » ne voulez que la réforme de la religion » & de l'état, dont les intérêts sont insé- » parables, venez me trouver, nous pren- » drons ensemble les moyens les plus pro- » pres à parvenir à votre but. » Suzib, ayant reçu la lettre du prince, la baïsa respectueusement, & chargea deux de ses sectateurs de porter au commandant des Fidèles une requête conçue en ces termes : » Vénéralde vicaire du prophète, nous se- » rions indignes de jamais jouir du bon- » heur promis aux vrais Musulmans, si nous » osions former quelques plaintes contre » votre sublime personne. Vous êtes le » plus juste, le plus équitable de tous les » monarques ; vous rappelez dans ce sié-

*An. Arabes.*

Q

« cle pervers les heureuses vertus de l'âge  
 » de l'apôtre, & l'Islamisme vous doit au-  
 » jourd'hui tout son éclat. Mais, seigneur,  
 » une seule chose nous met les armes à la  
 » main, non point contre vous : notre  
 » vénération pour vous est trop profonde  
 » & trop sincère ; mais contre ces esprits  
 » remuans qui veulent changer vos dispo-  
 » sitions à l'égard de la maison d'Ali. Vous  
 » sçavez, glorieux prince, que votre fa-  
 » mille l'a dépouillée du Califat ; & vous  
 » avez vous-même reconnu la légitimité  
 » de ses droits à la souveraine puissance.  
 » Nous ne vous supplions point de lui  
 » rendre un trône que vous remplissez si  
 » bien : seulement, puisque vous avez con-  
 » damné la conduite de vos prédécesseurs  
 » à son égard, en proscrivant la malédic-  
 » tion qu'ils avoient ordonnée, nous vous  
 » conjurons, au nom de la justice que  
 » vous devez à tout le monde, de per-  
 » mettre qu'on maudisse maintenant, par  
 » représailles, tous les Califes de la famille  
 » d'Ommiah. »

Cette exorbitante proposition étonna  
 le Calife ; mais, gardant sa modération ordi-  
 naire : « Mes amis, répondit-il aux députés,  
 » ce que vous me demandez regarde l'autre  
 » monde ; & je croirois faire un grand  
 » péché, si je vous l'accordois. Jamais le  
 » Tout-Puissant n'a commandé de maudire

» personne ; Pharaon lui-même , qui s'étoit  
 » arrogé , avec tant d'impudence , les hon-  
 » neurs divins , n'a pourtant pas été formel-  
 » lement maudit. Ainsi , puisque vous re-  
 » connoissez que je suis juste & équitable ,  
 » pouvez-vous exiger de moi que je mau-  
 » disse les Ommiades , qui sont mes parens ,  
 » qui font régulièrement la priere , qui  
 « observent les jeûnes , les préceptes , &  
 » toutes les pratiques prescrites aux Mu-  
 » sulmans ? » Les députés , n'ayant rien à  
 répliquer , lui exposèrent un autre de leurs  
 griefs. « Mais , seigneur , lui dirent-ils , un  
 » bon prince comme vous , doit-il laisser  
 » sa couronne à un successeur perdu de  
 » débauches & impie ? --- C'est le soin  
 » de la providence , répondit Omar ; ce  
 » seroit usurper ses droits que de prévenir  
 » ce qu'elle a déterminé dans ses décrets  
 » éternels. --- Ah ! seigneur , reprirent  
 » aussi-tôt les députés , nous connoissons  
 » Yézid , fils d'Abdalmélec. Nous sçavons  
 » que votre prédécesseur lui a destiné le  
 » sceptre après vous , & nous n'ignorons  
 » point qu'il a toutes les mauvaises qua-  
 » lités qu'un prince vicieux peut avoir. »  
 A ces mots , Omar ne put retenir ses lar-  
 mes ; il leur demanda trois jours pour son-  
 ger à la réponse qu'il devoit leur faire ;  
 mais les Ommiades , ayant été instruits de  
 tout ce qui s'étoit passé dans cette confé-

rence, craignirent que le Calife ne prît la résolution de changer l'ordre de la succession, & peut-être même de faire passer le Califat dans une autre famille. Ils résolurent de lui donner la mort pour prévenir ce dessein. Ils gagnèrent un de ses esclaves, qui lui servit des fruits empoisonnés. Le poison n'opéra point sur le champ : le prince languit durant plusieurs jours ; &, quoique les douleurs qu'il souffroit, fussent très-vives, jamais il ne fit entendre une seule plainte. Ses amis lui conseillèrent de prendre quelques remèdes pour sa guérison : « Je suis tellement résigné à la volonté de Dieu, leur répondit-il, je suis » si fortement persuadé de l'opinion du » terme fatal & inévitable de la vie des » hommes, que, si, pour échapper à la » mort, il falloit seulement me frotter le » bout de l'oreille avec de l'huile, je re- » fuserois de le faire. » Mosléma vint le voir, & le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, ayant quelques peaux pour couffin, & un habillement commun pour couverture. Ses lèvres paroissoient flétries & livides, & il n'avoit qu'une chemise sale. Mosléma ne put s'empêcher de blâmer Fatime, sa sœur, femme d'Omar, de ce qu'elle souffroit que le commandant des Fidèles fut vu de quelqu'un dans un état si mal-propre & si vil. Elle se justifia,

en assurant que le Calife n'avoit point de chemise pour en changer. Mosléma versa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inspiré à un si grand prince des sentimens d'une si profonde humilité.

Omar mourut dans sa trente-septieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emesse. Ses vertus l'avoient fait monter sur le trône, & ses vertus l'en firent descendre. Il fut l'ornement d'un siècle corrompu, & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere; &, dès son enfance, il avoit tourné toutes ses pensées vers le ciel. L'inscription de son sceau étoit : » Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu. » Après sa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maison où il se retiroit souvent. Ils croyoient y découvrir quelque trésor; mais ils n'y trouverent qu'une veste grossiere, qu'il portoit quelquefois lorsqu'il alloit à cheval, & une corde suspendue, sur laquelle il se balançoit de tems en tems pour se récréer, quand ses esprits étoient épuisés par ses longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illustres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la sorte. « Un » jour je sentis tout-à-coup mes sens défail- » lis: je tombai; on me crut mort. Un ange, » semblable à celui que vit le prophète,

» porta mon ame jusqu'au septieme ciel ;  
 » où l'apôtre de Dieu habite. Une bouche  
 » mortelle ne sçauroit exprimer toutes les  
 » merveilles qui s'offrirent alors à mes yeux.  
 » Je vis tous les habitans du fortuné séjour.  
 » Mahomet étoit à leur tête. Abubècre &  
 » Omar étoient à ses côtés , & le prophète  
 » tenoit dans son sein Omar , fils d'Abda-  
 » laziz. Surpris de voir ce Calife plus hono-  
 » rablement placé que les deux autres , j'en  
 » demandai la raison. Une voix me ré-  
 » pondit aussi-tôt : Abubècre & Omar ont  
 » exercé la justice & pratiqué les bonnes  
 » œuvres dans les premiers tems , & dans  
 » la ferveur du Musulmanisme ; mais le  
 » fils d'Abdalaziz les a surpassés , en ce qu'il  
 » a possédé toutes les vertus dans un tems  
 » d'injustice & de corruption. »



## Y É Z I D II.

[721.]

**Y**ÉZID avoit à peine pris le sceptre ; qu'il révoqua tous les gouverneurs que son prédécesseur avoit mis à la tête des provinces, ce qui causa bien des révoltes. Le plus formidable des séditeux étoit Yézid, fils de Mohalleb. Il s'empara de Cufa, étendit sa domination dans la plus grande partie de l'Irac, & se vit en peu de mois en état d'opposer plus de trois cents mille hommes aux efforts du nouveau Calife. Ce prince chargea Mosléma, son frere, de combattre le rebelle. Trois batailles sanglantes terrasserent la rebellion. Yézid fut tué ; & sa tête, portée au Calife, fut le trophée de la victoire.

Tandis que les troupes de ce prince triomphoient en Arabie, il se déshonoroit à Damas par un trait d'extravagance, qui fut bien funeste aux animaux de son empire. Il publia un édit qui enjoignoit à ses sujets, sous peine de la vie, de tuer les chiens, les pigeons, les coqs blancs, & toutes les autres bêtes de cette couleur. On ignore le motif de cette singuliere proscription. Ensuite il assouvit sur les Chrétiens son humeur sanguinaire. Il fit abbatre toutes

leurs images ; il défendit qu'un Chrétien fut admis en témoignage contre un Musulman , & statua que le témoignage d'un Musulman prévaudroit sur celui de trois Chrétiens.

[723.]

Sous le Califat de Soliman , Yézid avoit acheté , pour quatre mille dinars, une belle chanteuse , nommée Hababa , dont il étoit passionnément épris. Mais Soliman , regardant cette passion comme une tache pour son frere , l'obligea de la renvoyer ; & elle fut achetée par un Egyptien. Saada , femme d'Yézid , voulant gagner les bonnes graces de son époux , lui demanda un jour , après qu'il fut parvenu au trône, s'il avoit quelque chose désormais à désirer dans le monde ? Le prince répondit par un profond soupir. Saada le pressa de s'expliquer : « Hélas ! dit Yézid , pour être » heureux , il ne me manque plus que l'ado- » rable Hababa. » La complaisante épouse du monarque trouva moyen de faire venir l'aimable objet de la tendresse de son époux ; elle la lui mit entre les bras , & son zèle fut récompensé d'une confiance sans bornes. Un jour le Calife, se trouvant dans la Palestine , voulut donner un superbe repas à sa maîtresse dans un palais délicieusement situé sur les bords du Jourdain. On servit au dessert les plus excellens fruits du pays. Le vin , que l'on n'avoit

point épargné, malgré la défense de l'Alcoran, avoit animé les deux amans. Ils badoinoient l'un & l'autre en se jettant des fruits. Yézyd prit un grain de raisin & le fit tomber dans le sein de sa maîtresse. Hababa le prit, & le porta à sa bouche pour le manger; mais ce grain, qui étoit fort gros, passant de travers dans sa gorge, la ferra si fort, qu'elle perdit la respiration, & fut étouffée sur le champ. Yézyd fut si touché de cet accident funeste, qu'il tomba dans la plus profonde tristesse. Son désespoir alla si loin, que, pendant une semaine entière, il ne voulut point permettre qu'on l'inhumât; & ce ne fut que sur les instances réitérées de ses domestiques, qui ne pouvoient plus supporter l'infection de ce cadavre, qu'il consentit à la célébration de ses funérailles. Mais le sépulcre ne fut pas capable de guérir sa phrénésie; il la fit exhumer pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de son affliction, il ne survécut que quinze jours à sa chère Hababa, dans le tombeau de laquelle il voulut être enterré. Prince indolent quand il s'agissoit des affaires de l'empire, mais plein d'ardeur pour ses plaisirs, il dépensa des sommes immenses pour satisfaire ses passions dont il étoit l'esclave. Il en fut la victime; & sa mort malheureuse ne fit répandre aucune larme dans toute l'étendue de ses états,



## H É S H A M.

[726.]

**D** EPUIS la proclamation de Héscham, qu'Yérid, son frere, avoit déclaré son successeur, jusqu'à la mort de ce prince, l'histoire Musulmane ne nous offre que des guerres, contre l'empereur de Constantinople, ou contre le Kan des Turcs ou Huns, qui habitoient au-delà des portes Caspiennes. Presque toujours la victoire suivit les drapeaux de Mahomet. La bravoure de Mosléma & de Soliman, fils du Calife, l'avoit fixée sur leurs pas.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJO DE CULTURA

[732.]

Il s'éleve en Syrie un imposteur, qui se donne pour Moyse ressuscité d'entre les morts. Il séduit un grand nombre de Juifs; il leur promet de les rétablir dans la terre promise; & par son éloquence, il captive si bien leurs cœurs, que tous à l'envi lui prodiguent leurs fortunes. Mais, quand le fourbe eût ramassé de grandes sommes d'argent, il disparut. Il alloit sortir des terres de la domination Musulmane, lorsqu'on l'arrêta; il fut conduit devant le Calife, qui le dépouilla de ses trésors, & le remit entre les

main de ceux qu'il avoit séduits, pour le punir comme ils le jugeroient à propos.

✿[736.]✿

Le jeune Soliman, fils du Calife, porte la guerre jusques dans le sein de l'empire de Constantinople. L'empereur fait marcher contre lui une armée nombreuse. Le prince Arabe la taille en pièces, & fait une foule de prisonniers, parmi lesquels se trouvoit un Pergamien, qui prétendoit être Tibere, fils de l'empereur Justinien. Hésham, pour faire honneur à son fils, & pour donner de la crainte à la cour de Constantinople, traite ce prétendu prince avec les plus grandes marques de distinction. Il l'envoie à Jérusalem & dans les principales villes de Syrie, avec une suite magnifique, & escorté d'un gros corps de troupes. Mais, quelque plaisir que cette comédie pût faire aux sujets du Calife, on ne voit pas qu'elle ait produit aucun avantage. L'empereur Grec continua de résister aux Musulmans, mais toujours avec peu de succès.

✿[738.]✿

La mort de Mosléma met en deuil tout l'empire Musulman. Ce prince, fils d'Abdalmélec, & frere du Calife actuel, étoit le plus grand capitaine de son siècle. Il avoit triomphé en plus de six cents ba-

tailles. Il avoit pris plus de trois cents villes ou châteaux fortifiés. Il avoit dompté fix chefs de rebelles, & c'étoit à lui que la famille d'Ommiah devoit son affermissement sur le trône. Il ne laissoit que Soliman, son neveu, qui pût succéder à sa rare valeur.

✿[739.]✿

La famille d'Hossein vivoit dans l'obscurité ; elle paroissoit ne plus songer à l'ancien patrimoine de ses peres, lorsque Zéid, son chef, que les partisans secrets de la maison d'Ali regardoient comme le légitime Calife, essaya de rétablir ses droits. Il s'étoit fait un grand parti dans l'Irac ; depuis long-tems il avoit combiné tous les moyens de remonter sur un trône, d'où ses ancêtres avoient été si tristement précipités. Il se met à la tête de quatorze mille hommes dévoués à ses intérêts, marche à Cufa, qui se déclare d'abord en sa faveur, & menace l'empire d'une révolution terrible. Mais le gouverneur de Basrah étoit trop habile pour laisser prendre une consistance solide à l'autorité du rebelle. Joseph, c'étoit le nom de ce ministre, prit un corps de troupes, dont le nombre égaloit celui des séditieux, & feignit de marcher à leur rencontre pour décider la querelle dans une seule bataille. Lorsqu'il

fut en présence, il s'arrêta tout-à-coup, & se tint renfermé dans son camp. La nuit suivante, il décampa, & se retira vers les vastes solitudes qui sont entre Basrah & Cufa. Zéïd, qui regardoit cette démarche comme une fuite, le poursuivit; c'étoit ce que desiroit Joseph, dont le but étoit d'engager les rebelles dans un pays où bientôt ils manqueroient de tout. Zéïd ne reconnut son imprudence que lorsqu'il n'étoit plus tems de la réparer. Il falloit combattre pour se tirer de ce mauvais pas; mais le gouverneur de Basrah, qui l'enveloppoit de toutes parts, s'obstinoit à rester sous ses retranchemens, que les révoltés ne pouvoient attaquer. La famine devint affreuse dans le camp des partisans de Zéïd. Après un blocus de quinze jours, ils se virent contraints de se dévorer les uns les autres: la plupart désertoient, & le bon accueil que leur faisoit Joseph, augmentoit de jour en jour le nombre de ceux que l'extrême nécessité rendoient infidèles. Enfin Zéïd se vit réduit à quatorze hommes, avec lesquels il osa tenter de se faire jour au travers des bataillons ennemis. Son désespoir anima sa valeur; suivi de ses braves compagnons, il combattit durant deux heures, & tua de sa main jusqu'à trente Musulmans. Resté seul, couvert de blessures, épuisé de fatigues, il résistoit encore,

lorsqu'un Syrien le frappa par derrière & le fit tomber. On lui donna là mort ; & l'on coupa sa tête , que Joseph fit aussitôt porter au Calife. Ce prince la fit placer sur l'une des portes de Damas , & commanda qu'on réduisît en cendres le cadavre du rebelle , après l'avoir suspendu durant un mois à un gibet.

[ 740. ]

Un des premiers officiers de Hesham fut accusé de boire du vin , d'avoir des chanteuses , & de jouer du luth. Le prince le fit comparoître devant son tribunal avec l'instrument qu'il aimoit avec tant de passion , & commanda à ses domestiques de donner à ce misérable de son tambour par les oreilles. On obéit ; & le coupable se mit à pleurer. Un de ses amis , le voyant répandre des larmes , s'approcha de lui , & lui dit : « Pourquoi vous déshonorer en supportant avec si peu de courage la peine que l'on vous inflige ? — Je ne me plains pas , répondit l'officier , du traitement que j'essuie ; mais je pleure parce que l'on traite avec tant de mépris mon luth de tambour. »

[ 742. ]

Hesham meurt d'une esquinancie , à l'âge de cinquante-six ans , après avoir nommé

pour son successeur Valid, fils d'Yéزيد II, son frere. Quoique ce prince eut gouverné sans premier ministre, son avarice excessive le rendit le fléau de ses sujets, qu'il accabla d'impôts durant un règne de plus de dix-neuf ans. Jamais il ne confioit à personne les clefs de son trésor. Il se renfermoit souvent dans une chambre pour avoir le singulier plaisir de calculer ses richesses. Pour lui faire la cour, il suffisoit de lui montrer de l'or ou de l'argent; & au son de ces métaux, que les préjugés de tous les siècles ont rendus précieux, il prodiguoit les graces. Il avoit plusieurs garderobes remplies d'habits, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu; mais il les avoit si bien fermées, que Valid, son successeur, ne trouva pas un drap pour l'enfivelir, & qu'il fallut qu'un de ses affranchis en fournît un. On trouva, après sa mort, sept cents coffres, scellés de son sceau, comblés de linge & de vêtements de toute espece; on y remarquoit, entr'autres, mille hauts-de-chausses, & dix mille chemises. Cependant ce prince paroissoit presque toujours avec des habits déchirés; & sans l'appareil extérieur qui l'accompagnait par-tout, on l'eût pris pour le plus misérable des Musulmans. Il ne fut prodigue que pour un seul objet: quand il s'agissoit d'acheter des chevaux, il n'épar-

gnoit aucune dépense : il les aimoit passionnément ; & , quoiqu'il n'allât pas souvent à cheval , il en nourrissoit plus de quatre mille dans ses écuries , uniquement pour le plaisir de les voir. L'inscription de son sceau faisoit allusion à son goût : elle étoit conçue en ces termes : « Un jugement sage ressemble à un cheval bien nourri. » Nous n'entreprendrons point de prouver la justesse de cette ressemblance : elle ne pouvoit exister que dans l'imagination d'un prince aussi bizarre que Hésham. Scrupuleux plutôt que dévôt , il sacrifioit l'esprit de sa religion aux pratiques extérieures. Il vouloit sur-tout qu'on observât dans les mosquées un silence rigoureux , qui ne fût interrompu ni par le bruit de ceux qui arrivoient trop tard à la priere , ni par le bourdonnement de ceux qui préféroient le plaisir de causer à l'oreille , à la vénération profonde qu'ils devoient à l'Être suprême. Il punissoit sévèrement ceux de sa maison qui négligeoient d'assister aux offices journaliers de la mosquée. Un jour , un de ses fils s'étant excusé de ne s'être pas trouvé au temple pour la priere , parce qu'il n'avoit pas eu son équipage , le Calife lui défendit d'y venir autrement qu'à pied pendant une année entière.



## VALID II.

[742.]

**V**ALID étoit âgé de quarante ans lorsqu'il monta sur le trône. Hésham, son oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de distinction ; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la disgrâce du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choisit la ville d'Azrah pour retraite. La solitude lui donna lieu de réfléchir sur ses dérèglemens ; il résolut de mener une vie moins scandaleuse, & en effet il parut converti. Hésham, qui l'aimoit tendrement, en fut si satisfait, qu'à l'exclusion de ses propres enfans, il lui transmit le sceptre.

Après sa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ses sujets, leur prodigua les trésors immenses de son prédécesseur. Il fit distribuer des habits & des provisions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit présent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il suffisoit de se présenter

*An. Arabes.*

R

pour obtenir tout ce qu'on demandoit. Enfin, il mit le comble à ses profusions, en augmentant d'un dixieme la paye de toutes les troupes répandues dans ses vastes états. Heureux ce prince, si, plutôt que de dissiper ainsi la plus pure substance des peuples, il n'eût point repris, en ceignant le diadème, les vices honteux qui avoient déshonoré sa jeunesse!

— [743.] —

En prenant la couronne, Valid se crut tout permis. A peine ose-t-on croire tout ce que les historiens racontent des désordres auxquels il se livra publiquement. Il étoit sans cesse environné de jeunes libertins, avec lesquels il osoit paroître dans les rues, couronné de fleurs, & marchant au bruit des instrumens, dont le son respiroit la mollesse. Si quelque Musulmane se rencontroit sur leurs pas, elle devenoit la victime de leur brutale impudence. Un jour, l'indigne Calife ayant apperçu une jeune fille d'une éclatante beauté, il courut à elle, la saisit, & la viola devant tout le monde. Ensuite il lui fit mettre un voile, & l'obligea de réciter les prieres dans la mosquée. Dans le pèlerinage qu'il fit à la Mecque, il fit porter du vin avec lui, & se fit accompagner de tout son équipage de chasse, voulant changer un devoir de religion en une

partie de plaisir. Il ne se baignoit jamais que dans des cuves remplies de vin & de lait ; & les plus habiles musiciens chantoient alors les couplets les plus obscènes. Il ordonna qu'on lui fît un sépulcre de fer, qu'il avoit dessein de placer dans la Caaba. Un dévot Musulman, touché des déportemens du prince, s'avisa de lui présenter dans l'Alcoran la condamnation de sa conduite. Valid, irrité, saisit ce livre vénérable, le mit en pièces, & le foula aux pieds. Il porta l'impiété plus loin encore, en faisant, dans la mosquée de Damas, profession publique de Zencidisme, secte qui revient à-peu-près à celle de nos Déistes modernes.

Tant d'excès révolterent tellement les Syriens, qu'ils résolurent de déposer un monarque si peu digne de représenter la personne du prophète. Dans ce dessein, ils proclamèrent Calife Yérid, fils de Valid I, son cousin-germain. La révolution fut prompte. Dès qu'Yérid se vit sur le trône, il assambla des troupes, & marcha contre Valid, qui se divertissoit alors dans le territoire de Bohéira, à quelques lieues de Damas. Il l'assiégea dans son palais ; & lorsque ses soldats parurent aux portes, le prince dépossédé leur reprocha vivement leur ingratitude. « Perfides, leur dit-il, j'ai diminué les impôts ; j'ai secouru vos pauvres ; je vous ai comblés de faveurs ;



» j'ai été plus généreux à votre égard, que  
 » tous ceux qui ont régné avant moi : est-  
 » ce là ma récompense ? » Pour toute ré-  
 ponsé on lui rappella ses vices & ses im-  
 piétés ; on lui reprocha d'avoir entretenu  
 un commerce criminel avec les concubi-  
 nes de son pere ; & dix des plus résolus  
 ayant forcé la porte de son palais, leur  
 chef donna la mort à Valid, qui la re-  
 çut sans résister. On lui coupa la tête &  
 une main, que l'on porta en triomphe par  
 les rues de Damas, & que l'on attacha en-  
 suite à l'une des portes de cette capitale.  
 Telle fut la fin du prince le plus corrompu  
 que l'on eût encore vu chez les Musul-  
 mans. Il étoit bon poëte, mais il n'exer-  
 çoit sa verve que sur des sujets conformes à  
 son goût licencieux. Il étoit très-éloquent ;  
 talent stérile, & quelquefois dangereux  
 dans un mauvais prince. Il portoit la gour-  
 mandise jusqu'à vouloir goûter de tous les  
 mets que l'on servoit sur sa table, sou-  
 vent au nombre de six mille. Il fit mettre  
 sur son sceau cette inscription : « O Va-  
 lid ! crains la mort ! » Jamais monarque  
 ne vécut d'une maniere moins conforme à  
 cette devise.





## Y É Z I D. III.

[ 743. ]

YÉZID étoit un prince juste & vertueux. A peine se vit-il assis sur la chaire de Mahomet, qu'il songea à régler les finances de l'état, que son prédécesseur avoit dissipées par ses folles largesses. Les réformes qu'il fit, & la diminution de la paye des troupes, lui méritèrent le surnom d'Al-Nakes, qui veut dire, celui qui tranche. Il eût fait le bonheur de l'empire Musulman, si son règne eût été plus long & moins orageux. La nouvelle de la mort de Valid causa de grands mouvemens dans les provinces, où l'on éprouvoit les effets de sa prodigalité, sans connoître ses vices. Les Emesséniens, d'un côté, se révoltèrent, sous prétexte de venger le Calife assassiné, & désirèrent une armée nombreuse que le nouveau prince avoit fait marcher pour éteindre la rébellion. De l'autre, Mervan, de la famille de Valid, feignant de prendre la défense des enfans de ce monarque, assembla des forces pour détrôner l'usurpateur. Mais Yézid trouva

moyen de le gagner , en lui donnant les plus riches gouvernemens de l'empire. Après cet accommodement , le Calife fit reconnoître Ibrahim , son frere , pour héritier présomptif de la couronne ; & , à son défaut , Abdalaziz , fils d'Hégiage. Il se dispoſoit à dompter les habitans d'Emeſſe , que des succès rapides avoient rendus formidables , lorsque la peste , qui régnoit à Damas , l'enleva après six mois de règne. Il avoit pris pour inscription cette devise :  
» O Yézid ! persévère en ce qui est droit ! »  
Ce n'étoit point chez ce prince une maxime stérile.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJO DE CULTURA

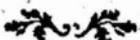




## I B R A H I M.

[ 743. ]

**I**BRAHIM ne fit que se montrer sur le trône. Mervan, depuis sa première révolte, cherchoit à s'emparer de la couronne, sous prétexte de la rendre aux enfans de Valid. En effet, il les fit proclamer Califes; mais, comme ces princes étoient entre les mains de leurs ennemis, cette dignité leur coûta la vie, qu'ils perdirent par l'ordre de leur rival. En mourant, ils transporterent leur droit à Mervan, leur vengeur, qui sçut bien les faire valoir. A la tête des Emesséniens, qui s'étoient déclarés en sa faveur, il s'avança vers Damas. Soliman, général d'Ibrahim, vint à sa rencontre: il y eut une bataille sanglante entre les deux armées. La victoire se rangea sous les drapeaux de Mervan; & la défaite de Soliman ouvrit au vainqueur les portes de Damas. Il y fut reconnu Calife par les principaux Syriens, & par Ibrahim lui-même, qui abandonna sans peine un sceptre qu'il ne pouvoit défendre.





## M E R V A N II.

[ 744. ]

**L**A valeur de Mervan lui avoit mérité le singulier surnom d'Ane de Mésopotamie, qualification honorable dans un pays où cet animal utile, estimé pour sa vigueur infatigable, n'éprouve point l'humiliation qu'on lui prodigue parmi nous. Cette vertu guerrière, qui avoit distingué le nouveau Calife avant sa proclamation, lui fut sur-tout nécessaire, lorsqu'il fut monté sur un trône que les révoltes & les guerres civiles ne cessèrent d'ébranler, qu'après en avoir précipité le prince qui l'occupoit. Les premiers rebelles qu'il eut à combattre, furent ceux même qui l'avoient élevé sur la chaire du prophète. Ces Emesséniens, à la tête desquels il avoit vaincu les troupes d'Ibrahim, mécontents peut-être de la reconnoissance d'un prince dont la grandeur sembloit être leur ouvrage, lui déclarèrent la guerre dès qu'il eut pris le sceptre. Au nombre de soixante mille hommes, ils se retirent dans leur ville, & persécutent les amis de Mervan. Ils se donnent des chefs; ils font des courses sur les terres soumises au Calife; ils

menacent de lui donner un successeur. Mervan, qui d'abord avoit dissimulé, se détermine enfin à réprimer ces excès. Il marche contre Emesse, l'assiége, & presse les habitans de lui apprendre le motif qui leur a mis les armes à la main. « Nous sommes toujours prêts à vous obéir, seigneur, répondirent les séditieux : d'autres motifs que celui de nous soustraire à votre puissance nous ont armés ; & si vous daignez entrer dans notre ville, nous vous les apprendrons. » Mervan, qui ne se défioit de rien, entre avec trois cents hommes dans la ville. Mais à peine a-t-on fermé les portes, qu'il se voit investi avec sa petite troupe. Le combat est terrible. Il se défend durant deux heures avec le plus intrépide courage. Ses guerriers, excités par son exemple, font mille prodiges de valeur. Enfin ils succombent sous le nombre qui les accable. La plupart sont taillés en pièces ; six seulement, dont les armés étoient à l'épreuve, font au Calife un rempart de leurs corps & de leurs boucliers ; ils se défendent en retraite, & se font ouvrir, l'épée à la main, la même porte par laquelle ils étoient entrés. Ce perfide triomphe enfla singulièrement les Emesséniens. Ils osèrent tenir la campagne devant l'armée du prince, & lui présenter la bataille. Mais ils payerent cher leur aveugle témérité.

Dans une action générale, ils furent entièrement vaincus ; plus de vingt mille furent passés au fil de l'épée, sans compter ceux qui avoient été les victimes du combat ; & la superbe Emesse, qui vouloit donner la loi à son souverain, vit renverser ses fortifications, détruire ses magnifiques édifices ; & périr sur la croix fix cents séditieux qui avoient été l'ame de la révolte.

[ 745. ]

Soliman, cet infortuné général d'Ibrahim, n'avoit point été enveloppé dans la ruine de son maître. Mervan, qu'il n'avoit pas voulu reconnoître, & dont il étoit craint, lui avoit promis d'oublier ses torts, pourvu que dans la suite il vécût sans violer la paix qu'il lui demandoit pour prix de son amnistie ; mais Soliman ne put résister au violent desir d'abatre un prince qu'il regardoit comme un usurpateur. Il s'étoit retiré à Basrah, dont les citoyens l'adoroient. Il leur raconta ses malheurs : il exagéra ses disgraces ; il peignit le tyran, (c'est ainsi qu'il nommoit le Calife,) avec les couleurs les plus odieuses ; enfin, il excita leur indignation & leur zèle au point que, d'une voix unanime, ils le proclamèrent commandant des Fidèles, seul & légitime successeur du prophète. Afin de réaliser ce titre, vingt

mille Bafriens prennent les armes. Bientôt quatre-vingt mille Syriens les joignent, pour partager leur fortune, & servir le même maître. Avec ces troupes, qui grossissoient tous les jours, Soliman fait des conquêtes; Emesse, qui ne pouvoit pardonner à Mervan les maux dont il l'avoit accablée l'année précédente, se déclare en sa faveur. Tout annonce une nouvelle révolution. Mervan se hâte de la prévenir. Cent cinquante mille hommes marchent, sous ses ordres, à la rencontre des rebelles. Se voir & s'attaquer ne font qu'une même chose. La bataille est opiniâtre. Elle dure, avec le plus cruel acharnement, depuis le lever de l'aurore jusques bien avant dans la nuit. Les ténèbres seules arrêtent les guerriers, que l'animosité de leurs chefs sembloit avoir transportés des mêmes sentimens. Pendant trois jours consécutifs, cette sanglante mêlée recommence toujours avec plus de fureur. Enfin Soliman, qui avoit perdu la moitié de ses troupes, se voit contraint de céder encore une fois à la supériorité, ou, si l'on veut, à la fortune de son rival. Emesse lui ouvre un asile. Il y entre accompagné seulement de deux hommes: toute sa grande armée s'étoit dissipée comme l'ombre. Là, neuf cents Emesséniens, touchés de son infortune, s'engagent, par serment, à soutenir ses intérêts jusqu'à la mort. Avec cette

petite troupe, Soliman se met en embuscade dans les défilés de Telmair, non loin d'Emesse, dans le dessein d'y surprendre le Calife. Mervan & ses soldats, qui croyoient l'ennemi renfermé dans la ville, marchoient avec cette négligence qu'inspire une profonde sécurité, fondée sur une victoire complete. Tout-à-coup ils se voyent attaqués avec fureur, sans pouvoir se défendre. La plûpart périssent, avant qu'on soit en état de repousser les assaillans. Mervan, qui apprend ce carnage, accourt de l'arriere-garde avec des troupes fraîches & bien armées. La fortune change. Soliman est accablé à son tour. Il survit seul à tous ses zélateurs; & son épée lui ouvre le chemin d'Emesse. Mervan l'y poursuit de si près, qu'il n'a que le tems de remettre à Saïd, son frere, le commandement de la ville, pour se réfugier dans une cité plus éloignée. Saïd ranime le zèle des citoyens que la présence du Calife intimide. Ils ferment leurs portes au prince, qui les assiége pour la seconde fois. Pendant les sept mois que dura cette expédition, Mervan battit la place avec plus de quatre-vingt ballistes, qui lançoient des pierres énormes. On en compta quatre cents mille qui tomberent sur les maisons avec un fracas horrible. Il n'y avoit plus pour les citoyens de sûreté dans leur propre patrie. Pour éviter la

mort qui les poursuivoit par-tout , le plus grand nombre alloit se cacher dans les souterrains , où la famine & les maladies venoient les moissonner. Il ne restoit plus de soldats pour défendre les remparts. Saïd força les femmes à partager les pénibles fonctions de la guerre : ces infortunées, élevées, nourries dans la mollesse, succomboient à ces fatigues ; & leur triste fin mettoit le comble à la douleur qui dévorait les restes des habitans d'Emesse. Enfin , n'écoutant plus que leur désespoir , & fermant l'oreille aux pathétiques exhortations de Saïd , ils résolurent de se rendre , espérant de mériter leur pardon en livrant leur gouverneur. Ils l'arrêterent dans son palais , le chargerent de chaînes , & le conduisirent à Mervan , auquel ils le présentèrent , en rejetant sur lui la longueur de leur résistance. Mervan , qui ne pouvoit plus les punir , leur pardonna leur nouvelle révolte. Seulement il extorqua d'un riche Juif une somme de quatre cents mille pièces d'or. C'étoit le seul des citoyens d'Emesse , qui eût menagé sa fortune dans cette funeste catastrophe.

[746.]

Tandis que Mervan disputoit sa couronne à la rebellion , il se formoit dans les différentes provinces de son empire , un

orage qui devoit l'accabler. Depuis le règne d'Omar II, la famille d'Abbas, issue, comme celle d'Ali, d'Abdolmotalleb, aïeul de Mahomet, voyoit se tourner vers elle les yeux de tous les Mufulmans. On se disoit l'un à l'autre qu'elle étoit bien plus digne du trône de Mahomet, que les Ommiades qui le souilloient depuis long-tems par leurs crimes. Après tant de vicissitudes qui avoient opéré cette mutation fréquente de souverains, les cœurs des Sarafins s'étoient détachés de la maison régnante, & avoient trouvé, pour ainsi dire, dans les Abbassides de quoi fixer leur affection. Les richesses immenses, la multitude, la puissance de ces illustres particuliers qui comptoient des villes au nombre de leurs possessions, la piété, le zèle qu'ils montroient en toutes rencontres, les égards qu'ils prodiguoient à tous les Mufulmans, tout, en un mot, parloit en leur faveur. Ceux même que la religion avoit armés pour la cause des Alides, rebutés par les disgraces multipliées de cette noble famille, s'étoient déclarés pour les enfans d'Abbas; enfin les deux tiers de l'empire Sarafin les reconnoissoient déjà tacitement pour leurs maîtres, & n'attendoient plus qu'une circonstance favorable pour manifester leurs sentimens secrets.

Le premier des Abbassides qui parut

avec distinction, & qui fut, en quelque forte, décoré d'une ombre de souveraineté, fut Mahomet. Tous ses parens, tous les partisans de sa maison lui conférèrent le titre de chef de sa famille. C'étoit un vieillard vénérable, pere de douze enfans qu'il montrait aux peuples comme l'espérance & la gloire future du Musulmanisme. Quand le bruit de sa nouvelle dignité se fut répandu, tous ceux qui s'étoient dévoués aux intérêts de la race d'Abbas, lui envoyerent des députés, pour lui jurer une aveugle obéissance. Les peuples du Korrassan sur-tout signalerent leur zèle. Soliman, fils de Kothaïr, chef de leur députation, lui fit, de la part de ses compatriotes, de magnifiques présens, & déposa à ses pieds la somme de quatre cents mille drachmes, pour l'aider, disoit-il, à soutenir l'éclat de son rang. Mahomet, affectant ce ton prophétique qui avoit toujours si bien réussi auprès des Musulmans, les remercia, dit-on, par ce discours :

» Fidèles disciples du prophète, vous respectez en moi le sang de cet homme divin. Dieu seul peut récompenser dignement cette religieuse affection ; le Tout-Puissant bénira votre zèle. Persévérez dans ces sentimens magnanimes.

» Le tems va venir où le Ciel vengera sur la maison d'Ommiah, tout le sang qu'elle a versé pour cimenter sa tyran-

» nie. Je vais bientôt terminer ma carrière.  
 » Je ne verrai point ces momens fortunés ; Ibrahim , mon fils aîné , qui fera votre chef après moi , fera la dernière victime qu'immolera le despote Syrien. Une mort violente vous l'arrachera ; mais Abul-Abbas , son frere , vengera sa mort , & donnera à l'empire du prophète une forme durable. Ayez confiance , & préparez-vous à ces grands évènements que l'Éternel dévoile à mes yeux. » Ces paroles frappèrent les députés de la plus grande admiration ; ils se prosternèrent devant le prince , & renouvelèrent leurs protestations d'obéissance.

Mahomet mourut à l'âge de soixante & six ans. Ibrahim fut reconnu pour maître par tous les sectateurs de sa famille , qui lui prodiguèrent leurs richesses , comme ils avoient fait à son pere. Ce prince , voyant son autorité établie , nomma pour son ministre dans le Korassan, Abu-Moslem , qui n'étoit encore que dans sa dix-neuvième année. La jeunesse de ce seigneur fit craindre au parti des Abbassides , que , faute d'expérience , il ne ruinât les affaires. On fit difficulté de le recevoir ; & Soliman , fils de Kothair , accompagné des principaux habitans du pays , alla trouver Ibrahim , pour lui faire les représentations nécessaires à ce sujet. Le prince justifia son choix par l'expo-

L'exposition des brillantes qualités de Moslem ; & les députés, satisfaits, témoignèrent leur approbation , en offrant à leur souverain de riches présens, vingt mille pièces d'or & deux cents mille drachmes en especes.

Abu-Moslem ne tarda point à répondre à la haute opinion que son maître avoit donnée de lui. A peine fut-il arrivé dans le Korassan, qu'il leva quelques troupes, & résolut d'attaquer celui qui commandoit dans le pays au nom de Mervan. Ses forces étoient bien inférieures à celles du Calife ; mais son grand courage valoit seul une armée redoutable. Il combattit ; il triompha : cette victoire fut le prélude de la grandeur prochaine des Abbassides.

Ibrahim n'apprend qu'avec les transports de joie les plus vifs, le succès de ses armes. Pour les animer, il envoie à son général deux drapeaux, qu'il appelle l'un la nuée, & l'autre l'ombre. Abu-Moslem les reçoit avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Il les fait porter à la tête de son armée : « Mes freres, dit-il à » ses soldats, les noms que portent ces » sacrés étendards sont un présage heureux de la fortune qui doit couronner » notre valeur, & de l'élevation du prince » que vous servez avec moi. Car de même » que les nuées ne cesseront jamais de four-

*An. Arabes.*

S

» nir à la terre une ombre salutaire, ainsi  
 » le monde ne fera plus à l'avenir sans  
 » avoir des Califes de la maison d'Abbas.»  
 Ensuite il parcourt toutes les villes du  
 Korassan, proclamant par-tout son maître  
 légitime empereur des Fidèles, forçant les  
 Officiers de Mervan à reconnoître Ibra-  
 him, ou à évacuer les places qu'ils gou-  
 vernoient au nom de leur prince.

✿ [ 747. ] ✿

Il y avoit à Bassora un pieux docteur,  
 nommé Malek-ben-Dinar, dont la vie  
 exemplaire & la mâle éloquence étoient  
 admirées de tous les Musulmans. Sur le  
 bruit de sa dévotion, un homme vint, des  
 extrémités de l'empire, pour le supplier de  
 prier pour sa femme, qui, disent les légendes  
 Mahométanes, étoit grosse depuis qua-  
 tre ans. Malek se mit d'abord en colere  
 contre cet homme, & lui dit d'un ton  
 brusque : « Suis-je prophète, pour faire  
 » des miracles ? » Cependant il se mit en  
 oraison, & s'écria, les mains élevées vers  
 le ciel : « O mon Dieu ! si cette femme  
 » est grosse d'une fille, faites, s'il vous plaît,  
 » qu'elle accouche d'un garçon. » Tous  
 ceux qui l'accompagnoient prièrent avec  
 lui ; & le pieux Musulman n'abassa ses  
 mains, que quand il eut appris que l'homme,  
 pour lequel il avoit intercedé, étoit père

d'un fils, que son épouse avoit mis au monde tout chevelu & avec toutes ses dents, comme s'il eût déjà été à l'âge de quatre ans.

— [748.] —

La puissance d'Ibrahim s'étendoit de jour en jour, & prenoit cette consistance solide que les succès commencent & que le tems affermit, lorsqu'un caprice de la fortune pensa ruiner son parti pour jamais. Accompagné de ses freres Abul-Abbas & Abu-Jaafar, de son fils, de son oncle, & des premiers d'entre ses parens, il entreprit le pèlerinage de la Mecque. Il marchoit avec une pompe digne de son rang; trente chameaux richement caparassonnés, de brillans équipages, une suite nombreuse, tout annonçoit la grandeur du pèlerin. Mervan est instruit de ce voyage religieux, & forme le dessein d'en profiter pour saisir son rival. Par son ordre, le gouverneur de Damas envoie un gros détachement de cavalerie qui se met en embuscade, & qui surprend le prince Abbasside. On le charge de chaînes; on le conduit dans la capitale de Syrie; on le jette dans un noir cachot, où bientôt le poison termine ses jours.

Tous les parens d'Ibrahim avoient pris la fuite, & s'étoient réfugiés à Cufa, qui

s'étoit engagée dans le parti du nouveau Calife. Après la mort de ce prince, Abul-Abbas, son frere, s'y tint caché, jusqu'à ce que l'arrivée des troupes que commandoit Abu-Moslem, pût le mettre en état de faire valoir ses droits à la succession de son aîné. Cette armée vint sous les auspices de son général. Quand elle fut dans les plaines de Cufa, tous les officiers, à l'exemple de leur chef, prirent des habits noirs; & l'épée au côté, entrèrent à cheval dans la ville, pour prêter à leur nouveau souverain le serment de fidélité. Abul-Abbas les reçut en pere, & ses manieres affables lui gagnerent tous les cœurs.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

[749.]

Mervan fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès de son rival. Deux de ses généraux sont vaincus; & leur défaite range sous l'obéissance d'Abul-Abbas tous les peuples qui chanceloient encore entre le parti de ce dernier & celui du prince Ommiade. Mervan, consterné sans être abbatu, croit enfin rappeler la fortune sous ses drapeaux, en marchant lui-même à la tête de ses guerriers. Il joint les ennemis; il se prépare à les attaquer: & voulant animer ses troupes en préluant avec succès, il prend un corps de cavalerie, & se précipite sur



JUNTA DE ANDALUCIA

les premiers rangs de l'armée Abbasside. La victoire couronne son audace; mais la fortune ne seconde sa valeur que pour le tromper bientôt de la manière la plus cruelle. Il revenoit couvert de lauriers, avec les dignes compagnons de son triomphe. Un besoin naturel l'oblige de mettre pied à terre; son cheval s'effraye & prend la fuite: envain on veut l'arrêter; l'animal fougueux échappe, & court avec la rapidité de l'éclair, vers le gros de l'armée. Les troupes du Calife voyant arriver le courier sans son maître, s'imaginent que le prince a perdu la vie dans cette escarmouche. Cette opinion s'accrédite; la terreur s'empare de tous les esprits; les rangs se confondent; chacun se disperse; Mervan, au lieu de trouver ses soldats sous les armes, voit son camp abandonné. Il vole après les fuyards; il les prie, il les conjure de s'arrêter; il se nomme; on le prend pour un fantôme: & son apparition soudaine précipite les pas de ces guerriers pusillanimes. Désespéré, il fuit avec eux, & se présente aux portes de Damas, la capitale de son empire. Les habitans de cette ville, qui le haïssent, refusent de le recevoir; & ce malheureux prince, poursuivi de toutes parts, trouve enfin, après bien des traverses, une retraite dans l'Égypte, qui lui obéissoit encore. Il y survécut à

sa grandeur durant deux mois, qu'il disputa toujours le trône qu'Abul-Abbas lui arrachoit. Affiégué dans Busfir, il défendit cette ville avec le courage le plus héroïque. Après avoir vu les remparts s'écrouler devant lui, il se retrancha dans la mosquée de la place; il y soutint les plus vives attaques durant six jours, n'ayant que deux cents hommes avec lui; & il ne cessa de combattre, qu'en cessant de vivre. Un coup de lance, qui lui perça le cœur, termina ses jours & ses disgraces.

Mervan étoit dans sa soixante-neuvième année, suivant la plus commune opinion. Prince sage, la manière dont il se soutint sur un trône ébranlé de toutes parts prouve la grandeur de sa prudence; habile dans l'art de gouverner, il sçut contenir dans les bornes du devoir l'esprit des Musulmans, porté plus que jamais à la sédition. S'il a fini par être la victime de la vicissitude des choses humaines, c'est le crime de la fortune; & la postérité doit lui sçavoir gré d'avoir lutté si long-tems contre ses caprices. La devise de son sceau peut être considérée comme un trait digne de décorer son éloge: on y lisoit ces mots: « Tu régnes; mais souviens-toi » de la mort. » Sentence sublime! maxime sortie de la bouche d'un roi philosophe, que l'on devrait répéter sans cesse aux monarques, mais que l'adulation, pour le malheur des hommes, se garde bien d'offrir à leurs

yeux. On dit que Mervan étoit le plus grand mangeur de son siècle. Il aimoit sur-tout avec passion les rognons de mouton. Voyoit-il un de ces animaux à la broche ? il s'enveloppoit la main avec un coin de sa chemise, arrachoit ce mets qu'il trouvoit délicieux, le dévoroit avec avidité, puis changeoit de chemise. Il en laissa dix mille qu'il avoit fa-  
lies de cette maniere.

Les Chrétiens Arabes regardent ce monarque comme un de leurs plus cruels persécuteurs, sur-tout durant son séjour en Egypte. Si leur imputation est vraie, apparemment que l'adversité avoit aigri le caractère de ce Calife. Ils disent que, s'étant saisi d'un monastere de filles, il fit toutes les religieuses prisonnières. Une de ces pieuses vestales frappa le prince ; ses traits allumerent dans son cœur le feu d'une passion qui semble commander aux rois avec plus d'empire qu'aux autres hommes ; il voulut lui ravir un bien qu'elle avoit consacré à l'Eternel. Cette sainte fille, pour se garantir de la violence dont elle étoit menacée, eut recours à un innocent stratagême. Elle offrit au monarque de lui donner un onguent qui rendoit invulnérable la partie qui en étoit frottée, & le pria d'en faire l'essai sur elle-même. Le Calife y consentit. Il lui en frotta le cou ; & , levant son cimenterre, il lui trancha la tête, lui donnant ainsi, sans y penser, la couronne du martyr.



ABUL-ABBAS, *premier Calife Abbasside.*

[ 750. ]

**L**A tête de Mervan, qu'on vint présenter à Abul-Abbas, fut, pour ce prince, une preuve certaine de son élévation. Quand on la déposa à ses pieds, il se prosterna humblement devant Dieu, lui rendit de solennelles actions de grâces d'avoir anéanti son redoutable compétiteur, & fit distribuer dix milles pièces d'or aux pauvres. Après ces actes de religion, le Calife distribua les gouvernemens de son vaste empire à ses parens & à ses partisans les plus chéris. Abdallah, oncle du prince, eut celui de Syrie; & dans l'entrée publique qu'il fit à Damas, il exerça des cruautés inouïes sur ceux de la maison des Ommiades. Il fit souffrir aux uns les tortures les plus barbares; il fit brûler les autres. A Rufafa, il fit donner cent vingt coups de bâton sur le dos nud, à Hësham, fils d'Abdalmélec; & la peau de cet infortuné, dont tout le crime étoit d'être le fils d'un monarque, fut arrachée & brûlée en sa présence par ordre du gouverneur: « J'ai voulu te rendre, lui disoit-il, les soi-

» xante coups que ton pere à fait donner  
 » au mien fans qu'il fût coupable d'au-  
 » cun crime. » Tristes repréfailles, dont  
 il eût été beau de ne point faire usage :  
 mais le véritable héroïsme n'étoit pas la  
 vertu générale des Musulmans de ce siècle ;  
 une fureur barbare, une aveugle vengeance  
 animoient toutes leurs actions.

— [751.] —

Quelques Arabes veulent venger la  
 mort de Mervan, sous la conduite d'un  
 homme intrépide, appelé Burica, qu'ils  
 proclament souverain. Mais leur zèle in-  
 fructueux se borne au ravage de quelques  
 villes, & ne sert qu'à la destruction to-  
 tale de la maison d'Ommiah, dont on  
 immole par-tout les membres qui ne peu-  
 vent échapper à la vigilance des ministres  
 du monarque Abbasside. Burica fut vaincu  
 dans six batailles consécutives, & paya  
 de sa tête son imprudente révolte.

— [753.] —

Abul-Abbas avoit un grand fond de  
 piété : tous les objets nourrissoient en  
 lui ce sentiment religieux. Un jour qu'il  
 se regardoit dans un miroir, se voyant  
 dans la fleur de la jeunesse, il fit à Dieu  
 cette priere : « Je ne dirai pas, Seigneur,  
 » comme Soliman qui m'a précédé sur

» le trône : je suis le prince de la jeunesse.  
» O mon Dieu ! conserve - moi la vie  
» pour ton service, donne-moi une santé  
» ferme, capable de supporter le fardeau  
» d'une couronne que je n'ai reçue que  
» pour ta gloire, & je m'estimerai le pre-  
» mier des mortels. » A peine achevoit-il  
cette oraison, qu'il entendit un de ses es-  
claves dire à son camarade : « Je vois que  
» nous ne différons pour l'âge que de cinq  
» jours. » Le calife fut aussi frappé de ces  
mots, que s'il eût entendu l'arrêt qui ne  
lui laissoit plus que peu de tems à vivre.  
En effet, il fut bientôt attaqué de la petite-  
vérole qui le mit au tombeau à l'âge de  
trente-trois ans. Prince doux, humain,  
compatissant, le zèle barbare de ses mi-  
nistres qui massacrèrent un nombre pro-  
digieux d'Omniades, lui fit donner le  
surnom d'Al-Saffah, que l'on pourroit ren-  
dre par sanguinaire. Mais il ne vit jamais  
immoler sans frémir tant d'innocentes vic-  
times ; &, s'il n'arrêta point le bras des  
persécuteurs, c'est qu'en cette rencontre,  
la politique triomphoit du sentiment : ce  
n'étoit que par des flots de sang qu'il  
pouvoit se maintenir sur un trône fondé,  
pour ainsi dire, sur des monceaux de ca-  
davres. Sa tendresse & son respect pour  
la famille de Mahomet, qui vivoit depuis  
long-tems dans une opulente obscurité,

méritent des éloges. Il distingua les Alides de tous ses autres sujets; il les tira de la foule, & leur donna le rang de princes, avec toutes les prérogatives dont jouissoient ceux de sa famille. Son extraordinaire libéralité surpasse tout ce que l'on a dit de ces prédécesseurs. Entre mille exemples que l'on en rapporte, un seul trait peut faire connoître que cette bienfaisante qualité n'étoit pas chez lui une vertu de caprice. Il apprit qu'Abdallah, petit-fils du fameux Hossein, vivoit dans l'indigence; il le fit venir dans son palais; lui donna deux millions de drachmes pour monter sa maison, & lui assigna tous les ans la même somme pour vivre d'une manière conforme à sa naissance. L'inscription de son sceau marquoit la vivacité de sa foi: « Dieu est la confiance d'Abul-Abbas, qui croit en lui. »





ABU-JAAFAR-ALMANSOR.

[ 754. ]

**A**VANT que de mourir , Abul-Abbas avoit déposé son testament entre les mains d'Isa , son oncle, avec ordre de l'ouvrir, & de faire proclamer celui qu'il auroit désigné pour son successeur , aussi-tôt après sa mort. Ce prince étoit Abu-Jaafar-Almansor, son frere, qu'il avoit toujours singulièrement aimé. Almanzor conduisoit alors à la Mecque une caravane de pélerins. Il apprend l'heureuse nouvelle qui le plaçoit sur le trône ; il charge Abu-Moslem de le précéder à Cufa, pour y veiller à ses intérêts. Ce grand capitaine trouve toute la ville en rumeur. Isa , neveu d'Almansor, essayoit de corrompre les habitans, & s'efforçoit de monter sur la chaire du prophète au lieu de son oncle. Abu-Moslem dissipe sa faction, & force le rebelle à aller se jeter aux pieds du prince légitime pour obtenir sa grace. Almanzor, après s'être acquitté de son pèlerinage, joint son général, qui lui fait prêter dans toutes les villes le serment d'obéissance, & qui le conduit à Anbar,

qui étoit alors la capitale de l'empire Musulman. Le nouveau Calife fut reconnu par-tout sans contradiction. Abdallah seul, son oncle, gouverneur de Syrie, refusa de se soumettre à sa puissance; & , levant l'étendard de la rebellion, il se fit proclamer lui-même Calife à Damas. Un manifeste, qu'il publia en même tems, fit connoître les droits qu'il prétendoit avoir à l'empire. « Quand je serois Abul-Ab- » bas, le premier Calife de ma maison, » disoit ce prince, il m'avoit promis de » récompenser mon zèle en me donnant » le sceptre après lui. C'est à moi que les » Abbassides sont redevables de la cou- » ronne. C'est moi qui ai vaincu Mervan; » c'est moi qui ai soumis tous les Om- » miades; je les ai écrasés, anéantis; j'ai » contenu la Syrie, dompté l'Egypte : » la grandeur de ma famille est mon ou- » vrage : n'est-il pas juste que je recueille » le fruit de mes travaux? J'en appelle à » tous les Musulmans; & , si la justice de » ma cause, qu'il leur est aisé de recon- » noître, est un motif suffisant pour ani- » mer leur courage, qu'ils s'empressent à » l'envi de venger un prince qu'un indi- » gne neveu veut dépouiller d'une cou- » ronne que son frere lui avoit positive- » ment réservée, & qu'il a si bien méri- » tée par tant d'exploits héroïques. Ils

» éprouveront , sous mon règne , les pré-  
 » mices de cette volupté pure dont le  
 » prophète récompensera leur fidélité. »  
 Six cents mille habitans de la Syrie , de  
 l'Arabie & de la Mésopotamie se laisse-  
 rent séduire , & vinrent se ranger sous les  
 enseignes d'Abdallah.

A ces troupes plus nombreuses que re-  
 doutables , Almanfor oppose Abu-Mos-  
 lem , & cinquante mille hommes accou-  
 tumés à triompher sous les auspices de  
 ce grand capitaine. Durant six mois , Abu-  
 Moslem harcèle les immenses bataillons  
 du prince rebelle ; il ne leur donne au-  
 cun relâche ; il les affoiblit ; il les épuise :  
 enfin il leur livre bataille , les met en  
 fuite , les poursuit , les taille en pièces ;  
 & le malheureux Abdallah , vaincu sans  
 ressource , disparoît pour sauver ses  
 jours.

✿ [ 755 . ] ✿

La reconnoissance est rarement la vertu  
 des rois. La maison d'Abbas devoit son  
 élévation au courage d'Abu-Moslem. Al-  
 manfor lui-même , que ce grand général  
 avoit fait reconnoître pour Calife , venoit  
 d'être affermi sur le trône par un nouveau  
 triomphe de ce vaillant capitaine. Tout  
 sembloit promettre à ce héros , de la part  
 de ce prince , une faveur sans bornes.

Comble de l'ingratitude ! A peine fut-il vainqueur, qu'Almansor résolut sa perte. Durant la vie de son prédécesseur, la grande puissance d'Abu-Moslem, qui sembloit n'accorder au Calife qu'une obéissance volontaire qu'il eût pu facilement lui refuser, avoit causé de l'ombrage au soupçonneux Almansor. Il s'efforça de persuader à son frere de faire périr ce guerrier qui paroissoit être le collègue plutôt que le sujet du commandant des Fidèles. Abul-Abbas avoit des sentimens. Il refusa de se prêter à une action si noire. Seulement, il modéra le penchant qui le portoit à combler de ses graces l'artisan de sa grandeur. Abu-Moslem sollicita la noble fonction d'escorter les pèlerins de la Mecque : il fut refusé, & Almansor revêtu de cet emploi. Cette disgrâce piqua vivement le général, qui croyoit, avec quelque raison, que les services sans nombre qu'il avoit rendus, le mettoient en droit d'aspirer à tout. Il quitta la cour ; se plaignit hautement de l'injustice du monarque ; & pour faire mieux éclater son ressentiment, il partit pour la Mecque deux jours avant Almansor, avec un cortège capable d'effacer toute la magnificence du plus opulent souverain. Deux cents chameaux portoient des provisions de toute espece ; deux

fois par jour il tenoit table ouverte pour les principaux pélerins de la caravanne; &, à la fin de chaque repas, il faisoit présent à tous les convives d'un habit magnifique. Almanfor, qui ne pouvoit imiter ces profusions, sentit vivement l'affront que lui faisoit Abu-Moslem, & promit bien de s'en venger, si jamais la fortune lui mettoit le sceptre à la main.

Quand il fut monté sur le trône, il dissimula d'abord son ressentiment, parce qu'il avoit besoin d'Abu-Moslem pour étouffer la rébellion d'Abdallah. Mais, aussi-tôt qu'il eut appris la défaite de son compétiteur & la victoire de son ennemi secret, il résolut de faire éclater sa colere; &, pour cela, il chercha un prétexte. Il envoya un commissaire afin de dresser un mémoire exact du butin pris sur l'ennemi. Abu-Moslem, surpris d'un procédé si étrange, dit à l'officier du Calife avec indignation: « Votre maître devoit-il » douter de ma fidélité après tous les » services que je lui ai rendus? Allez lui » dire que je ne rendrai compte qu'à lui » seul; &, s'il craint qu'on ne touche à » des richesses qu'il convoite, qu'il vienne » les arracher lui-même aux guerriers qui » les ont achetées au prix de leur sang. » Il chassa le commissaire, & prit, avec ses troupes,

troupes, le chemin du Korassan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanfor, trop foible pour réduire par la force un ministre qu'il avoit, en quelque sorte, excité lui-même à la révolte, mais charmé d'avoir une raison spécieuse d'oublier ses exploits & les preuves de son zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber sans éclat entre ses mains. Une députation honorable fut chargée d'aller rassurer Abu-Moslem, de lui témoigner la satisfaction du Calife, & de l'inviter à se rendre à la cour, pour y recevoir les récompenses dûes à ses glorieuses actions. Abu-Moslem, malgré les conseils de ses amis, qui le détournent d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeste, se laissa séduire, & vint trouver Almanfor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de distinction, & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder son palais comme le sien propre, & d'aller se reposer des fatigues de son voyage. Ces trompeuses paroles cachent la perfidie la plus horrible. Abu-Moslem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à se trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les salutations mutuelles, Almanfor le prit par la main, & le conduisit dans son cabinet,

où, seul avec lui, il s'entretint d'abord sur la situation des affaires dans le Korassan & dans tous les pays du gouvernement d'Abu-Moslem. Puis, changeant tout-à-coup de ton & de propos : « Vous êtes » un traître, un perfide, un rebelle, lui » dit-il : vous avez toujours prétendu aller » de pair avec vos maîtres ; & même, » en dernier lieu, n'avez-vous pas voulu » me faire la loi, en rejetant avec insulte » mon commissaire ? Quel respect m'avez-vous jamais témoigné ? Vous rappelez-vous le voyage de la Mecque ? Avez-vous oublié cette lettre où vous avez affecté de mettre votre nom avant celui de votre souverain ? Mais tous ces forfaits seroient excusables, si votre ambition n'y eût pas mis le comble. Vous vous êtes vanté d'avoir mis les Abbassides sur le trône ; &, voulant acquérir la gloire de faire ou de défaire à votre gré les successeurs du prophète, après avoir servi ma famille, vous avez pris les moyens de la détruire pour élever celle des Alides. » Abu-Moslem, frappé comme d'un coup de foudre, resta d'abord interdit. Envain il vouloit parler ; le courroux du Calife, peint dans ses regards, la crainte qui l'avoit saisi, tout étouffoit sa voix. Il se jette aux pieds du monarque ; il embrasse ses genoux ; &

rompant enfin le silence en pouffant de tristes sanglots, il entreprend de se justifier & de toucher sa clémence. « Que » Dieu me fasse périr, dit Almanfor, si » dans le moment vous ne recevez le sa- » laire de vos crimes. » Aussi-tôt il frappe des mains, & lui tourne le dos. A ce signal, quatre assassins, cachés derrière un rideau, se jettent sur Abu-Moslem. « Commandant » des Fidèles, s'écrie cet infortuné gé- » ral, sauvez-moi des mains de vos en- » nemis ! » — Mon plus cruel ennemi c'est » toi-même, lui répond Almanfor. » Le- çon terrible pour ces ministres qui sacri- fient les droits les plus sacrés à l'ambi- tion, au despotisme de leurs maîtres. En- vain ils en esperent quelque retour : les rois n'aiment point à élever ceux qui les ont élevés eux-mêmes. Abu-Moslem avoit immolé plus de six cents mille victimes à la grandeur des Abbassides, sans compter tous les malheureux qu'il avoit fait périr dans les combats qu'il avoit livrés. Ce ministre étoit l'homme le plus voluptueux & le plus gourmand de son siècle. Il consommoit par jour trois mille gâteaux ou tartres, mille moutons, sans compter les bœufs & la volaille. Il avoit mille cuisiniers ; il falloit douze cents bêtes de charge pour porter sa batterie de cuisine. Que de vexations, que de rapines pour fournir à

cette vaine magnificence ! Il avoit trois femmes, & couchoit seulement une fois par an avec chacune d'elles. Jaloux à l'excès, il les tenoit enfermées dans un château, où personne n'avoit la permission d'entrer ; on leur donnoit les choses dont elles avoient besoin par les fenêtres de leur prison ; & , quand une d'elles étoit admise à l'honneur de sa couche, on la conduisoit sur une monture qu'on tuoit aussi-tôt après ; & , dès le lendemain, on faisoit brûler la selle sur laquelle elle avoit été assise , afin que personne ne s'en servît dans la suite.

✿ [ 757. ] ✿

Abdalahman, fils de Moavie, petit-fils de Hesham, & arriere-petit-fils d'Abdalmélec, voyant la ruine entiere de la maison d'Ommiah en Asie, passe en Espagne, où l'on reconnoissoit encore les Ommiades ; & les Arabes le proclament légitime Calife d'Occident. Il y régna durant trente-deux ans avec une intégrité qui lui mérita le surnom de Juste, dénomination rare parmi les souverains Musulmans ; & sa monarchie subsista près de deux cents ans , sous le titre d'empire des Fidèles d'Espagne.

✿ [ 758. ] ✿

Les Ravandiens, secte impie & puis-

tante qui enseignoit la métempfycofe, se révoltent dans la ville d'Hashémie, où le Calife faisoit sa résidence. Ils avoient été les premiers à se déclarer en faveur des Abbassides, pour lesquels ils témoignent une vénération sacrilège. Un jour, s'étant assemblés en grand nombre, ils firent autour du palais d'Almansor les circuits sacrés & les mêmes cérémonies que les Musulmans ont coutume de pratiquer à la Mecque. Ils prétendoient par-là l'invoquer comme un Dieu, & lui décerner les honneurs qui ne sont dûs qu'à l'Être suprême. Le prince, indigné d'une impiété si déclarée, fit arrêter une centaine des principaux. Les autres, irrités de cette sévérité, résolurent entr'eux que, puisqu'Almansor refusoit d'être reconnu pour Dieu, il falloit le tuer, & choisir un autre prince qui fût moins difficile. Pour exécuter ce dessein, ils prirent un cercueil vuide, & allerent à la prison, sous prétexte d'y enlever un mort. Par ce stratagème, ils délivrerent leurs camarades, & retournerent tous ensemble au palais du monarque pour le poignarder. Almansor étoit brave. Se voyant surpris, & n'ayant que peu de gens avec lui, il monte sur une mule; il court au-devant des mutins, dans la résolution de vendre chèrement sa vie. Les rebelles l'environnent; il alloit

périr, lorsqu'un Arabe, appelé Maan, qui jusques-là s'étoit tenu caché pour éviter le ressentiment du Calife, parce qu'il avoit été l'un des principaux chefs de la faction des Ommiades, voyant le prince en si grand danger, sort de sa retraite avec quelques valets, tombe sur les factieux, & les charge avec tant de vigueur, qu'il en tue six mille, met le reste en fuite, & arrache le monarque à une mort qui paroissoit inévitable. Cette générosité de Maan étoit si peu commune, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Elle lui valut les bonnes grâces du Calife, qui, pour première marque de faveur, le pria de lui raconter ses aventures depuis la chute de la maison d'Ommiah.

» Prince, répondit Maan, ma vie,  
 » depuis l'élévation de votre famille, fut  
 » celle d'un fugitif, qui, voyant sans cesse  
 » levé sur sa tête le glaive de la vengeance,  
 » ce, s'enferme dans l'obscurité pour éviter  
 » ses coups. Je restai long-tems caché  
 » dans la maison d'un de mes amis à Bas-  
 » rah. Mais, ne me croyant point en sû-  
 » reté dans cette ville, j'en fortis sur le  
 » soir, & je pris, à la faveur d'un dégui-  
 » sement, le chemin des déserts. J'avois  
 » évité toutes les gardes, & je me croyois  
 » hors du danger d'être reconnu, lorsque  
 » tout-à-coup un homme d'assez mauvaise

» mine faifit la bride de mon chameau, &  
 » me demanda fi je n'étois pas celui que  
 » le Calife faifoit chercher par-tout, &  
 » dont la découverte devoit faire la for-  
 » tune de celui qui le dénonceroit? —  
 » Non, répondis-je. — Quoi! vous n'ê-  
 » tes pas Maan? — Je fus déconcerté. Je  
 » pris un de mes joyaux; &, le lui pré-  
 » fentant : recevez, lui dis-je, cette foible  
 » récompense du service que vous me ren-  
 » drez en favorifant ma fuite par votre  
 » filence : fi les tems deviennent plus heu-  
 » reux pour moi, ma fortune sera la vôtre.  
 » Cet homme, confidérant le prix de ce  
 » joyau, me dit : J'ai une demande à vous  
 » faire ; je vous prie de me répondre avec  
 » fincérité. Ne vous est-il jamais arrivé  
 » de donner en une feule fois tout votre  
 » bien? car je fçais que vous paffez pour un  
 » homme très-libéral. — Non. — N'en avez-  
 » vous jamais donné la moitié? — Non.  
 » Enfin descendant, par degrés, au tiers,  
 » au quart, & jufqu'à la dixieme partie,  
 » la honte me fit dire que je pourrois bien  
 » en avoir donné la dixieme. Hé bien,  
 » reprit-il, afin que vous fçachiez qu'il y  
 » a des perfonnes encore plus libérales que  
 » vous, moi, qui ne fuis qu'un fimple fan-  
 » taffin, & qui ne tire que deux écus par  
 » mois de folde, je vous donne ce joyau,  
 » dont le prix paffe plus de mille pièces

» d'or. En achevant ces mots, il me jette  
 » le joyau, & disparoît. Surpris de cet  
 » acte héroïque, je vole après lui, & le  
 » supplie de revenir sur ses pas. Non, m'é-  
 » criai-je, j'aime mille fois mieux être  
 » découvert & perdre la tête, que d'être  
 » vaincu par un procédé si généreux. Ame  
 » magnanime, ou je vais vous suivre, ou  
 » vous recevrez le tribut de ma reconnois-  
 » sance. A ces paroles, il revient à moi,  
 » se jette à mon cou, & me dit : Vous  
 » voudriez donc me faire passer pour un  
 » voleur de grands chemins ? Non, je  
 » ne recevrai point votre présent, car je  
 » ne pourrois pas en toute ma vie vous  
 » rendre la pareille. Après cela, nous nous  
 » séparâmes. » Almanfor fut si charmé de  
 ce récit, qu'il fit chercher dans toute l'é-  
 tendue de l'empire ce soldat généreux,  
 pour couronner sa vertu. Mais toutes les  
 perquisitions furent inutiles ; & cette ac-  
 tion sublime fut publiée dans toutes les  
 provinces Musulmanes, sans que celui qui  
 l'avoit faite daignât se montrer.

❧ [760.] ❧

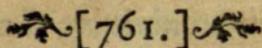
La famille d'Ali, quoique riche &  
 puissante, vivoit, comme on l'a déjà dit  
 plusieurs fois, dans une paisible obscurité.  
 Almanfor ne pouvoit la souffrir ; il croyoit  
 sans cesse voir en elle une source de rivaux

capables de disputer le trône à sa maison ; & le respect des Musulmans , qui l'empêchoit de se livrer avec sécurité aux impressions de sa haine , étoit encore un nouveau motif pour lui de chercher à perdre ces illustres & malheureux princes. On vint lui apprendre que le peuple du Korassan prônoit avec complaisance le mérite de Mahomet & d'Ibrahim , fils d'Abdallah , & petit-fils de Hassan ; il s' imagine aussi-tôt qu'ils ont formé le dessein de lui arracher la couronne. Il les fait chercher ; lui-même se met en devoir de découvrir leur retraite ; & , traînant à sa suite Abdallah , pere des deux princes , il se rend dans l'Irac , où il le fait charger de chaînes & renfermer dans une obscure prison. Douze fils de Hassan tombent entre ses mains ; il les fait fouetter avec la dernière barbarie ; & , par son ordre , on les jette dans un cachot si étroit , qu'ils ne pouvoient s'asseoir ; & le peu d'air qu'on leur laissa fut bientôt empoisonné par les exhalaisons des excréments de ces infortunés , dont la mort vint terminer la misere.

Mahomet & Ibrahim , obligés de se défendre , par cette guerre ouverte que leur déclaroit le Calife , chercherent dans leur parti un moyen de ne point périr , au moins sans vengeance. Mahomet vole

à Médine, se fait proclamer souverain; &, pour soutenir cette dignité suprême, cent mille hommes s'empressent de se ranger sous ses drapeaux. Avec ces troupes, il fait quelques conquêtes; mais Isa, neveu d'Almansor, marche contre ce rival de son oncle. Mahomet n'est pas plus heureux que ses ancêtres: sa nombreuse armée se disperse à l'approche des troupes Abbassides; trois cents guerriers seulement lui demeurent fidèles, & l'excitent à tomber durant la nuit sur le camp du Calife. Il se rend à leurs vœux; il pénètre dans l'obscurité jusqu'aux tentes des soldats ennemis; il les surprend plongés dans le sommeil; il en immole plus de six mille, jusqu'à ce que, le jour éclairant le petit nombre des assaillans, ils furent enveloppés, massacrés; & leur chef, qui périt le dernier, reçut la mort aux portes de Médine. La triste fin de Mahomet n'intimida point son frere. Il prétendit succéder, sinon à sa fortune, du moins à ses malheurs; &, pour recueillir ce funeste héritage, il prit aussi le titre de monarque, & sçut engager deux cents mille hommes dans ses intérêts. Isa, que son premier triomphe avoit rendu invincible, n'eut pas de peine à remporter une seconde victoire: il n'eut besoin que de se montrer, pour terminer la querelle. Ibrahim

eut le fort de Mahomet; & les têtes des deux freres furent portées à Almanfor, comme des monumens qui affuroient sa puissance.



Les révoltes étoient éteintes, & l'empire jouissoit d'une paix profonde. Almanfor devient fondateur d'une ville célèbre, qui fut le centre & la capitale du Musulmanisme, jusqu'à l'extinction du Califat. Au confluent de l'Euphrate & du Tigre, s'étendoit une plaine agréable, que sa situation, au milieu d'une contrée qui comprenoit les territoires de Basrah, de Cufa, & de plusieurs autres cités indisciplinables, rendoit importante. Un roi de Perse avoit autrefois donné cette délicieuse campagne à l'une de ses femmes; & la princesse y avoit fait élever une espece de temple en l'honneur de Bag, idole qu'elle révéroit. Ce monument étoit devenu la retraite d'un dévot hermite, dont la réputation attiroit dans son oratoire une foule de Musulmans, qui, touchés de ses vertus, se recommandoient à ses prieres. Tandis qu'Almanfor passoit dans ce pays pour aller chercher les Alides qu'il craignoit, un de ses officiers, qui avoit entendu parler du solitaire, s'écarta de la suite du prince, pour voir ce vénérable anacho-



rète. Il y fit quelque séjour ; &, dans une conversation qu'il eut avec le moine, il lui dit que son maître avoit formé le projet de bâtir une ville qui devînt la capitale de l'empire ; mais qu'il ne sçavoit encore dans quelle partie de ses états il en jetteroit les fondemens. « Si l'on en croit » la tradition du pays, lui répondit l'hermite, un prince, qui s'appellera Moclasc, doit élever dans cette contrée une cité qui deviendra fameuse. Il n'est pas probable que ce tems soit encore arrivé, puisque votre maître ne porte point ce nom. » Quand l'officier d'Almansor eut rejoint ce prince, il lui raconta tout ce qu'il avoit vu chez le solitaire ; il lui rapporta sur-tout ce qu'il lui avoit dit touchant la fondation d'une ville célèbre. Au nom de Moclasc, le Calife, plein de joie, se prosterne en terre, & remercie le ciel de lui avoir fait connoître l'endroit où il devoit bâtir la future métropole de ses vastes états. Les courtisans, étonnés, prient le monarque de leur expliquer ce mystère : « Dans ma jeunesse, leur répondit-il, mes freres & moi nous avions besoin d'argent. Je dérobai secrètement un bracelet à ma nourrice, qui, s'étant apperçu de mon larcin, m'appella Moclasc, nom d'un brigand fameux alors dans le Korassan. Or vous voyez bien,

» par ce qu'a dit l'hermite, que ce Moclas  
 » ne peut être que moi, & que Dieu m'a  
 » destiné à l'exécution du grand dessein que  
 » j'ai formé depuis si long-tems. » Aussitôt il rassembla les plus habiles ouvriers de son empire, au nombre de deux cents mille ; il ramassa tous les matériaux les plus précieux ; il prodigua les trésors, & en moins de quatre ans, il vit s'élever une ville capable de le disputer en magnificence à Constantinople même ; il l'appella Médinat-Al-Salam, séjour de paix, allusion heureuse au calme profond qui régnoit alors dans toutes les provinces ; mais le nom vulgaire de Bagdad, qui veut dire don ou présent fait au dieu Bag, à prévalu.

[763.]

Les circonstances avoient forcé le Calife à déclarer pour son successeur, au préjudice de son propre fils, Isa, ce même neveu, qui d'abord s'étoit révolté contre lui, & qui ensuite avoit fait triompher ses enseignes. Le monarque, chagrin de ce choix que son cœur démentoit, emploie l'artifice pour frustrer de ses droits le futur souverain. Isa étoit tourmenté de migraines, & sujet à des vertiges. Almanfor corrompt le médecin du prince à force de présens ; & le perfide Esculape donne

à son maître un violent narcotique, qui produisit l'effet qu'il s'en étoit promis. Durant trois jours, Isa éternua avec tant d'efforts, qu'il parut avoir perdu la tête, & être désormais incapable de tenir les rênes de l'état. Aussi-tôt le Calife assembla les grands & les généraux de l'empire, qui, voyant la situation déplorable où le prince sembloit être, convinrent unanimement d'appeler Mahadi, fils d'Almanfor, à la succession, après la mort de son pere. La maladie d'Isa se dissipa bientôt après; & le Calife, pour le dédommager, lui donna de grands trésors, & lui promit qu'il succéderoit à son fils, si ce jeune prince mouroit sans enfans.

[ 764. ]

Almanfor, pour assurer la grandeur de son fils, voulut encore se défaire d'un rival dangereux : c'étoit Abdallah, son oncle, qui, après sa défaite par Abu-Moslem, s'étoit retiré à Basrah, où il vivoit dans l'obscurité. Le monarque le pressa de venir à la cour, en lui jurant qu'il ne lui feroit aucun mal, & qu'au contraire il le traiteroit comme le demandoit sa naissance. Séduit par ces trompeuses promesses, Abdallah abandonne son asile, & se rend auprès de son neveu, qui le comble de caresses & de respects. Mais le

perfide lui donna pour logement un superbe palais qu'il avoit fait bâtir exprès, & dont les fondemens étoient de fel. Il y fit répandre une grande quantité d'eau; le fel fondit, l'édifice croula, & le malheureux prince, victime de sa crédulité, périt écrasé sous les ruines.

[768.]

De fréquentes indigestions, un dégoût général, tourmentoient le Calife. Ce prince fit venir à sa cour un médecin Chrétien, personnage habile, qui vint à bout de lui rendre la santé. Le monarque reconnoissant le combla de faveurs, & l'attacha à son service d'une manière particulière. Le jour de sa convalescence, il lui fit donner un habit magnifique, & lui assigna un des plus beaux appartemens du palais. Apprenant un jour qu'il n'avoit pour toute épouse qu'une vieille femme fort infirme, incapable, par conséquent, de le rendre pere, il fit conduire dans la chambre du médecin trois jeunes Grèques dont les charmes naissans l'auroient disputé aux attraits des Graces. Chacune portoit dans une corbeille la somme de mille pièces d'or, que le Calife leur avoit donnée, comme pour leur servir de dot auprès de leur nouvel époux. Le médecin étoit absent. A son retour, il fut bien étonné de voir dans

son appartement un don si tentateur. Le premier mouvement fut peut-être pour ces aimables filles ; mais, rappelant aussitôt l'amour austère de ses devoirs : « Allez, mes » enfans, dit le bon médecin, je vous » donne l'or que vous m'apportez ; qu'il » vous serve à trouver des époux qui vau- » dront mieux que moi. » Almanfor n'apprit qu'avec surprise une conduite si peu conforme aux principes du Musulmanisme. Il en demanda la raison : « Seigneur, ré- » pondit le pieux Esculape, je suis Chré- » tien, & ma religion me défend la plu- » ralité des femmes. » Ce désintéressement héroïque augmenta l'estime du prince, qui s'attacha de plus en plus à un homme si constant dans la pratique des vertus.

Quelque tems après, le médecin tomba malade, & supplia le Calife de lui donner la permission de retourner chez lui, pour voir son fils & sa famille, & pour être enterré avec ses freres, s'il plaisoit à Dieu de terminer ses jours. Almanfor, en bon Musulman, faisoit cette occasion de lui prêcher l'Islamisme, & de l'exhorter à mériter la béatitude promise aux vrais Croyans. « Je vous rends grâces, Seigneur, » répondit le médecin ; je suis résolu » d'aller trouver mes ayeux, soit dans » le paradis, soit dans l'enfer. » Cette réponse fit rire le monarque, qui, faisant  
difficulté

difficulté de le renvoyer, lui dit que sa confiance en lui étoit trop grande pour se défaire ainsi d'un homme auquel il étoit redevable de la vie. « Je vous laisserai » mon disciple, seigneur; reprit le médecin; il est encore plus habile que moi. » Le Calife se rendit enfin; il lui fit présent de dix mille piéces d'or, & lui donna un eunuque pour le servir sur la route, & le conduire dans sa patrie.

Le nouveau médecin s'insinua bientôt dans l'esprit du monarque, & devint, en peu de tems, tout-puissant auprès de lui. Heureux s'il eût bien employé sa fortune! Mais, moins modeste, moins désintéressé que son maître, il abusa de son crédit; il devint fier & insolent, comme tous les ministres en faveur; & son arrogance se fit sur-tout sentir aux évêques & aux métropolitains de sa religion, dont il prétendoit tirer de grosses sommes. Une fois qu'il accompagnoit le Calife à Nisibe, il eut la hardiesse d'écrire au métropolitain de cette ville, qu'il eût à lui envoyer la meilleure partie des vases sacrés de son église, le menaçant de son ressentiment en cas de refus. Il lui disoit, entr'autres choses, dans sa lettre: « Ignorez-vous » quel est mon crédit auprès du souve- » rain? Ne sçavez-vous pas que sa vie » dépend de moi, & que je puis le ren-

*An. Arabes,*

V



» dre malade ou fain comme il me  
 » plaît ? » Le prélat trouva moyen de  
 montrer au prince cette insultante épître ;  
 Almanfor, justement irrité, dépouilla l'ar-  
 rogant Esculape de toutes les marques de  
 sa faveur, & le renvoya, après l'avoir  
 fait bien & dûement fouetter.

✿ [ 771. ] ✿

Le despotisme d'Almanfor se fit sur-  
 tout sentir aux Chrétiens qui vivoient dans  
 ses états. Il les abîma de tributs, que ses  
 ministres levoient avec la plus excessive  
 rigueur. Non-content de les épuiser par  
 ces vexations, il voulut encore leur im-  
 primer une note flétrissante, qui les fît  
 distinguer de tous ses autres sujets. Par  
 son ordre, on les marqua sur le front, sur  
 le cou, sur les bras, sur la poitrine & sur  
 les épaules ; & c'est de-là vraisemblable-  
 ment qu'est venue la coutume qu'ont en-  
 core aujourd'hui les pèlerins qui vont à  
 Jérusalem, de porter, pour la plûpart,  
 sur les bras & sur les autres parties du  
 corps certaines marques peintes, qui leur  
 servent comme de sauve-garde.

✿ [ 774. ] ✿

Le Calife, quoique languissant, entre-  
 prend le pèlerinage de la Mecque. Dans  
 les adieux qu'il fit à son fils, il lui dit :

» Je suis né dans le mois de Doulhégiah ;  
 » (le douzieme de l'année Arabique) j'ai été  
 » proclamé Calife dans ce même mois , &  
 » j'ai dans l'esprit que je mourrai dans ce  
 » mois ; c'est pourquoi je me mets en che-  
 » min pour accomplir mon dernier péleri-  
 » nage , afin que Dieu me fasse miséri-  
 » corde. »

Ce pressentiment se vérifia bientôt. A peine Almanfor avoit-il fait deux journées de chemin , que , forcé par sa foiblesse de s'arrêter dans une hôtellerie , il remarqua sur les murailles quatre vers Persans , dont le sens étoit : « Les états & les richesses de  
 » ce monde ne nous sont pas donnés ,  
 » mais seulement prêtés. Malheur à vous ,  
 » mortels , qui mettez votre confiance dans  
 » ces biens périssables , & qui appuyez  
 » votre orgueil sur des fondemens si rui-  
 » neux ! Combien n'aurez-vous point à  
 » rougir , quand il faudra rendre compte à  
 » celui dont vous les avez reçus ! » Cette sentence attrista le monarque , qui ne se sentoient point sans reproches à cet égard. La réflexion augmenta ses maux ; une inflammation générale les rendit incurables. Il sentit que sa fin approchoit ; & , voulant terminer sa carrière en grand roi , il envoya chercher Mahadi , qu'il avoit déclaré son successeur , & lui donna ces dernières instructions : « Je vais mourir , mon cher fils ,

» & le tombeau qui s'ouvre devant moi ;  
» rappelle avec une terrible sincérité à  
» votre pere les abus du pouvoir souve-  
» rain. J'ai fait quelquefois de bonnes ac-  
» tions : imitez-les. Quelquefois aussi je  
» suis tombé dans de grandes fautes : pro-  
» fitez de mes égaremens pour rectifier  
» votre conduite. Vous allez commander  
» aux disciples du prophète : s'ils sont vos  
» sujets, songez que leur soumission est  
» volontaire, & que vous n'êtes leur sou-  
» verain que parce qu'ils vous ont choisi.  
» Traitez vos parens, en public, avec les  
» plus grands égards, parce qu'il en rejail-  
» lira sur vous-même de l'honneur & de la  
» gloire : mais, ou je vous connois mal,  
» ou je crois que vous n'en ferez rien. Aug-  
» mentez le nombre de vos affranchis ; trai-  
» tez-les avec douceur : leur zèle peut vous  
» être d'un grand secours dans quelque re-  
» vers de fortune ; mais je crois encore que  
» vous n'en ferez rien. Ne faites point bâ-  
» tir au-delà des remparts de Bagdad ; cet  
» accroissement affoibliroit votre capitale :  
» mais je crois pourtant que vous le ferez.  
» Prenez-garde que vos femmes ne se mê-  
» lent jamais des affaires d'état ; & ne leur  
» donnez point d'influence sur vos con-  
» seils : mais je sçais bien toutefois que  
» vous le ferez. Voilà, mon cher fils, mes  
» derniers ordres, ou, si vous voulez, mes

» derniers avis. Que le Tout-Puissant vous  
 » bénisse, & qu'il rende votre règne prof-  
 » pere ! » Mahadi, Almanfor lui-même,  
 & tous les courtisans fondoient en larmes.  
 Il les embrassa pour la plupart, ou leur ten-  
 dit la main ; &, en leur donnant les mar-  
 ques de la plus flatteuse bienveillance, il  
 expira dans sa soixante-huitième année,  
 après un règne de vingt-deux ans. On trans-  
 porta son corps à la Mecque, où l'on creusa  
 cent fosses, afin qu'on ignorât le lieu de  
 sa sépulture.

Almanfor étoit d'une taille avantageuse,  
 maigre de visage & brun. Comme le grand  
 nombre des Arabes, il avoit la barbe claire  
 & rousse, & il employoit pour la peindre,  
 ainsi que ses cheveux, pour deux mille  
 drachmes de musc par mois. Doux, affa-  
 ble dans l'intérieur de son palais, au mi-  
 lieu de ses domestiques, il souffroit avec  
 complaisance les plaisanteries même des  
 enfans ; mais, quand il paroissoit en public,  
 revêtu de ses habits royaux, sa majestueuse  
 gravité inspiroit le plus profond respect à  
 tous ceux qui l'appercevoient. Habile dans  
 l'art de conduire les hommes, son commerce  
 aimable, ses manières insinuantés lui ga-  
 gnoient tous les cœurs qu'il vouloit capti-  
 ver. Mais toutes ses belles qualités recé-  
 loient de grands vices. Plein de droiture  
 & d'équité, il sacrifioit tout à la justice,

pourvu cependant que son intérêt fût d'accord avec elle ; car alors il devenoit sombre, cruel, vindicatif. Une foule d'infortunés furent les victimes de ses barbares soupçons ; &, dans les accès de son humeur farouche, il précipitoit les uns dans de noirs cachots, séjour d'horreur & de mort : il faisoit expirer les autres dans les plus affreux supplices. Son avarice sur-tout fut le fléau de son empire & de sa maison. Il obligeoit ses domestiques de fournir à leurs dépens tous les ustensiles dont ils avoient besoin ; il ne payoit ses cuisiniers qu'en leur donnant les têtes & les pieds de tous les animaux qu'on servoit sur sa table. Il fit lever sur les habitans de Cufa une obole par tête, pour creuser le fossé de leur ville ; ce qui lui fit donner le nom ridicule de Pere des oboles. De toutes les provinces Musulmanes, l'Egypte fut celle où l'inhumaine cupidité du Calife fit les plus grands ravages. Par son ordre, les collecteurs royaux imposèrent des taxes si fortes, & les exigèrent avec tant de rigueur, qu'on se vit contraint, dans le pays le plus fertile de l'univers, de dévorer les chiens, les animaux les plus immondes, de brouter l'herbe pour soutenir ses jours. Aussi, malgré les excessives dépenses faites pour la construction de Bagdad, & la réparation d'une infinité

de places, laissa-t-il, en mourant; dans le trésor public, six cents millions de drachmes, & vingt-quatre millions de pièces d'or. L'histoire n'a conservé de ce prince qu'un seul trait de libéralité, pour montrer, sans doute, que, dans le vice même comme dans la vertu, le cœur humain n'est pas toujours constant. Avant de monter sur le trône, Almanfor avoit contracté une amitié très-étroite avec Azar-Bahéli, personnage de grand mérite, & que les théologiens Musulmans comptent au nombre de leurs plus illustres docteurs. Ce sçavant, depuis la proclamation de son ami, se voyoit négligé: le prince ne l'appelloit plus, comme auparavant, dans ses conversations particulières: on eût dit qu'Almanfor l'avoit oublié en ceignant le diadème. Il voulut connoître la cause de ce refroidissement, & vint un jour se présenter à l'audience publique du monarque. « Que voulez-vous, lui dit le » Calife en l'apercevant? — Seigneur, ré- » pond Azar, je viens, comme ami, me » réjouir avec vous de votre élévation. » Almanfor lui fit donner une bourse de mille pièces d'or, & lui dit, en le congédiant: » Je vous suis obligé; mais ne prenez plus » cette peine. » Le docteur, peu content du succès de cette tentative, qui ne lui avoit procuré que de l'argent qu'il ne desiroit